

VLADIMIR JANKÉLÉVITCH

Marguerite Hasselmans et Gabriel Fauré

Le philosophe et musicologue Vladimir Jankélévitch collabora à plusieurs reprises à Europe au milieu des années trente et au lendemain de la Libération. Le texte qu'on va lire fut publié dans la revue en mai 1948.

La pianiste Marguerite Hasselmans, qui est morte en septembre 1947, a été pendant vingt-cinq ans l'interprète, l'amie intime, la confidente quotidienne de Gabriel Fauré. C'est toute une époque qui s'en va. Il ne manque pas aujourd'hui de fauréens patentés — farceurs illustres, pianistes officielles, conférenciers mondains, faibles d'esprit et autres célébrités nationales qui font la roue pour les salons éblouis et prétendent détenir tous les secrets des *Nocturnes* et du *Requiem*... Et pourtant, nul plus que Marguerite Hasselmans n'aurait eu le droit de parler au nom du maître ; nul n'a été plus intimement mêlé à la réalisation de cette œuvre incomparable, qu'elle a contribué à rendre possible à force d'amour et d'abnégation. Mieux que cela — Marguerite Hasselmans a été en quelque sorte le témoin d'un quart de siècle de vie musicale parisienne : Gabriel Fauré, Paul Dukas, le génial Albéniz, qui lui dédia le troisième cahier d'*Iberia* — tous ces noms sont devenus inséparables de la vie d'une artiste qui fut aussi une femme d'une haute culture et d'une distinction d'esprit exceptionnelle. On sait combien la modestie, le recueillement, la finesse, le goût de la lecture et des idées sont peu répandus dans la république frénétique des musiciens : Marguerite Hasselmans possédait de naissance toutes ces qualités. Sa conversation était passionnante. Par une remarque fine et profonde, par une anecdote caustique, un souvenir, elle savait rendre présente et vivante la genèse d'une œuvre, que cette œuvre fût *Pénélope* ou *Pepita Jimenez*, le *VI^e Nocturne* ou *El Albaicin* ; la vaste intelligence de Dukas, la virtuosité stupéfiante, la bonté, la générosité, la puissance créatrice d'Albéniz, le génie de Fauré revivaient pour quelques instants sur le pupitre du modeste Érard droit que ne quittaient jamais les partitions annotées par ces maîtres ; dans cet humble rez-de-chaussée de la rue du Bouquet-de-Longchamp où elle habitait, Marguerite Hasselmans avait recréé l'atmosphère poétique de ce cher et merveilleux passé. Hélas ! pourquoi faut-il qu'un destin insoluble, et rendu plus insoluble encore par sa pudeur, l'ait condamnée à un tel effacement ?

Marguerite Hasselmans appartenait à une famille hautement musicienne. Sa mère était russe. D'origine belge, son père, Alphonse Hasselmans, qui fut professeur au Conservatoire, est l'inventeur de la harpe Érard. Son frère Louis Hasselmans, actuellement professeur et chef d'orchestre aux États-Unis, créa *Pénélope* en 1913 au Théâtre des Champs-Élysées de Gabriel Astruc alors nouvellement construit par Auguste Perret ; il fut aussi un violoncelliste célèbre, et Fauré lui a dédié sa première *Sonate* de violoncelle, op. 109 en ré mineur. Membre du quatuor Capet, il fonda l'orchestre des Concerts Hasselmans. Marguerite Hasselmans connut Fauré en 1900 à l'époque de *Prométhée*. Il avait alors cinquante-cinq ans. Elle, vingt-quatre. Depuis lors, cette jeune femme ne cessa d'entourer de son affection et de ses soins l'homme de génie qu'elle avait rencontré, l'accompagnant dans ses voyages, payant d'un dévouement désintéressé les joies pures qu'elle devait à une œuvre sans égale, n'attendant rien d'autre de Fauré que ces joies mêmes, sachant qu'un jour la disparition de celui qui était tout pour elle la laisserait inéluctablement sans raison d'être. Et en effet, après la mort de Gabriel Fauré (1924), Marguerite Hasselmans qui fut belle, influente et gâtée, connut la mesure de l'ingratitude et de la frivolité parisiennes. Il n'y avait plus de place pour elle dans ce milieu impitoyable dont l'égoïsme et l'appétit d'importance sont les seules lois. Les salons s'étaient consacrés à d'autres occupations. Elle ne se plaignait jamais. Elle supporta avec une dignité admirable une misère et une demi-solitude

qu'atténuaient le plus possible le dévouement affectueux des trois enfants de Louis Hasselmans et l'amitié de quelques intimes, mais aussi la fidélité, la gratitude, l'exceptionnelle délicatesse de deux hommes de cœur, Emmanuel et Philippe Fauré, les deux fils du maître, qui surent concilier les lois écrites de la piété avec les lois non écrites de la reconnaissance. Marguerite Hasselmans était l'âme de cette *Société faurèenne de Musique de chambre* qu'avaient fondée en 1938 E. de Stœcklin et Philippe Fauré-Fremiet, et qui devait compléter (sans la rendre inutile) la Société des amis de Gabriel Fauré fondée auparavant par M^{me} de Jouvenel. Tous les vrais fauréens se retrouvaient, pour nos réunions, autour de Philippe Fauré et de Marguerite Hasselmans dans le grand atelier de la rue des Vignes : Charles Koechlin, Albert Bertelin, Roger Ducasse, Louis Aubert, M^{me} N. de Stœcklin, Fernand Maillot, Marcel Tournier... Au moment où la mort l'a surprise, à soixante et onze ans, Marguerite Hasselmans songeait à écrire, d'après ses souvenirs de témoin direct et en collaboration avec Philippe Fauré, un petit livre sur l'interprétation authentique des principales œuvres de piano de Fauré : ainsi le tempo, le phrasé, le caractère général du style, les accents, etc., auraient été fixés indiscutablement par la dépositaire la plus intime du message fauréen, et soustraits à l'arbitraire et au caprice des pianistes délirants. Ce livre, hélas ! ne sera pas. Pourtant si le génie de Fauré est devenu aujourd'hui une évidence indubitable, si les demoiselles, les touristes et les conférenciers mondains eux-mêmes ont enfin appris le nom du plus grand musicien français, c'est à ce petit groupe d'amis effacés qu'on le doit, et à la femme admirable qui sut les réunir autour d'elle.

Marguerite Hasselmans s'en est allée à son tour, par une belle matinée d'automne, rejoindre les anges du *Requiem* et le pauvre Lazare aux lieux de l'éternel repos. Depuis qu'elle est morte, la sublime musique, s'envolant vers la Jérusalem de lumière sur l'aile des arpèges, évoque à jamais pour nous son noble et doux visage.